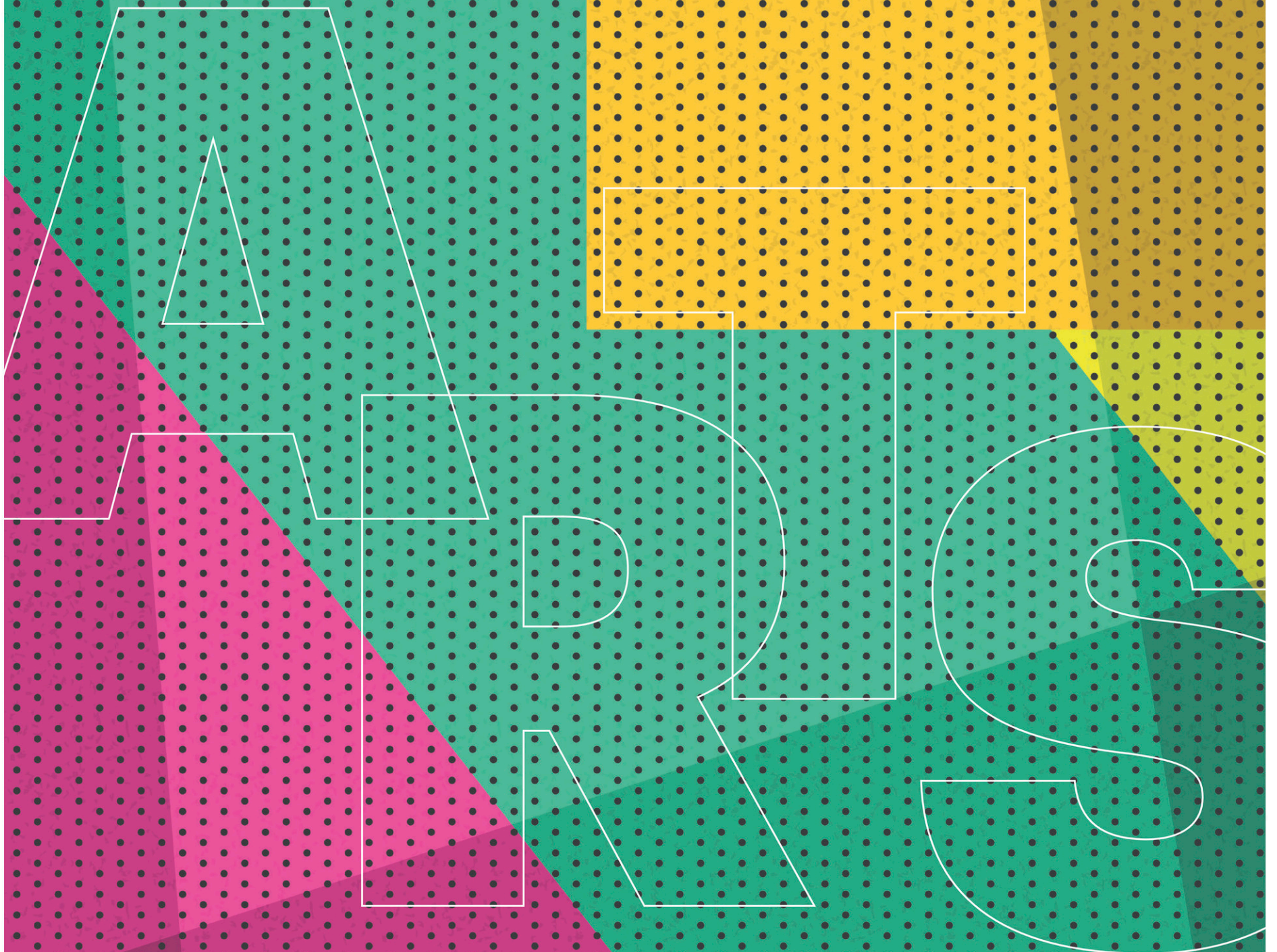


CALQ – CAISSE DESJARDINS DE LA CULTURE

25 ans
à soutenir
les artistes
d'ici

Permettre à la culture québécoise de se développer et de rayonner: voilà une mission qu'ont à cœur le Conseil des arts et des lettres du Québec (CALQ) et la Caisse Desjardins de la Culture depuis leur fondation. Afin de marquer le début d'une année de célébrations à laquelle *Le Devoir* s'associe, ce cahier spécial souligne le 25^e anniversaire de ces deux institutions.





La directrice générale de la Caisse de la Culture, Marie-Christine Cojocar
FABRICE GAËTAN

Une institution imaginée par et pour les artistes

« La culture en tête et les artistes à cœur. » Tel est le slogan de la Caisse Desjardins de la Culture, seule institution coopérative financière dédiée à 100 % au secteur culturel. Alliée des artistes, moteur de l'économie culturelle et tremplin pour les organismes et les entrepreneurs culturels, la Caisse a permis à des milliers de travailleurs autonomes d'accéder à la propriété, de concrétiser des projets artistiques et d'atteindre, voir dépasser, leurs objectifs de croissance.

CHARLES-ÉDOUARD CARRIER
Collaboration spéciale

La Caisse de la Culture a été fondée en 1994, au même moment que le Conseil des arts et des lettres du Québec (CALQ). Sans être un organisme gouvernemental, la Caisse est née à la suite d'un congrès de

l'Union des artistes (UDA) où l'on réclamait des services financiers adaptés à la réalité du milieu culturel. « À l'époque, il y avait toute une effervescence dans le milieu de la culture, explique Marie-Christine Cojocar, directrice générale de la Caisse de la Culture. La raison de cet élan, de cette impulsion, était le désir d'avoir un outil collectif pour le milieu où l'enjeu principal était l'accès au crédit pour les travailleurs autonomes. » Plus tard, les OBNL, les organismes culturels et les entreprises culturelles ont eux aussi manifesté leur désir d'avoir une réponse adaptée à leurs besoins.

Ce défi que représentait l'accès au financement pour les artistes est toujours d'actualité. « Ce besoin est encore là et notre mission est d'accompagner les artistes, artisans et créateurs pour qu'ils se dotent d'un patrimoine financier décent, précise M^{me} Cojocar. Et ça passe souvent par l'acquisition d'une propriété. »

Metteur en scène, monteur, preneur de son et chorégraphe qui tenait d'expliquer leur réalité professionnelle pour obtenir une aide fi-

nancière? Les institutions traditionnelles sont souvent frileuses lorsque les demandes sortent des cadres habituelles. « À la Caisse de la Culture, ils sont accueillis, on sait où ils travaillent, on comprend comment sont générés leurs revenus, on comprend la valse des contrats, on pose les bonnes questions », fait valoir M^{me} Cojocar.

Pour en arriver-là, la Caisse de la Culture a appris à voir les choses autrement: « C'est une expertise que nous avons développée au fil des ans, se souvient M^{me} Cojocar. Il a fallu trouver des solutions pour faire des montages financiers, comprendre comment l'écosystème fonctionne, les organismes de soutien, leurs rôles, leurs missions. »

La Caisse aux premières loges

Le milieu artistique, comme bien d'autres domaines, fait partie de ces univers où tout bouge rapidement. On n'a qu'à penser à l'évolution des plates-formes de diffusion, ou encore à l'arrivée du numérique. « La façon de consommer la culture a un impact direct sur nos membres, organismes et entreprises. Et parce que nous sommes au service du milieu, il faut s'adapter. La meilleure façon d'y arriver, c'est de s'impliquer pour comprendre », estime M^{me} Cojocar.

Forums, associations d'artistes, colloques, conférences: la Caisse de la Culture se fait un devoir de rester à l'affût des changements qui touchent à la fois l'ensemble de ses membres et le milieu de la culture,

comme l'explique la directrice générale: « Il faut être en phase avec ce qui se passe. En étant sur le terrain, ça nous donne une vision 360 degrés et une compréhension des besoins qui dépasse les échanges qu'on peut avoir dans nos bureaux. Les modèles d'affaires changent, les supports ne sont plus les mêmes, la rémunération aussi. Nous n'avons d'autres choix que d'être proactif. »

En ces célébrations du 25^e anniversaire de la Caisse de la Culture, la directrice formule ce souhait: « Se faire connaître davantage, fédérer plus d'artistes et surtout, toujours avoir cette sensibilité d'écoute, d'audace et d'avant-garde. Nous œuvrons dans une coopérative où il faut non seulement être engagé, mais aussi passionné. Nous faisons face à toutes sortes de situations et, bien humblement, notre motivation nous pousse à faire une différence en contribuant à la mise en place d'un outil collectif pérenne. »

La Caisse en quelques chiffres

Desjardins a fait preuve d'audace en créant une coopérative pour les travailleurs autonomes du milieu culturel. Si elle fait bonne figure depuis ses débuts, elle se classe aujourd'hui au **3^e rang** sur 100 des Caisses les plus performantes du Mouvement Desjardins. « Nos résultats financiers le démontrent année après année, les artistes honorent leurs engagements financiers », déclare fièrement la directrice de l'organisation, qui compte aujourd'hui **7000 membres**.

Depuis la création du Fonds d'aide au développement du milieu en 2008, la Caisse de la Culture a accordé **2,4 millions** en soutien financier à **450 projets** du domaine culturel. En 2018 seulement, ce sont **370 000 \$** qui ont été distribués par ce programme, auxquels s'ajoutent **85 000 \$** en dons et commandes, pour un total de **455 000 \$** en soutien au milieu.

Le volume d'affaires sous gestion de la Caisse de la Culture atteint **757 millions**.

caisse de la culture | la culture en tête et les artistes à cœur
depuis 25 ans
 Desjardins
 1 800 305-ARTS - caisseculture.com

25 ans de soutien aux artistes d'ici

Aux dires de plusieurs, le Québec possède une force créatrice puissante. Qu'il s'agisse de répondre aux enjeux de diffusion auxquels fait face le milieu culturel, de s'adapter à l'arrivée du numérique, de défendre l'importance de faire une place à la diversité culturelle ou de permettre l'essor d'un dynamisme culturel en région, le Conseil des arts et des lettres du Québec (CALQ) a contribué à appuyer et à assurer le développement et le rayonnement du milieu. Aujourd'hui, l'organisation célèbre 25 ans de défis et 25 ans de succès.

CHARLES-ÉDOUARD CARRIER

Collaboration spéciale

Le CALQ est né d'une volonté collective du milieu qui souhaitait que le gouvernement québécois se dote d'une instance de ce type. «Le milieu savait que c'était possible puisque cela existait ailleurs dans le monde, fait valoir Anne-Marie Jean, l'actuelle présidente-directrice générale du CALQ. C'est donc pour donner suite aux consultations en vue de la Politique culturelle du Québec que le CALQ a vu le jour en 1994. C'était dans la mouvance des réflexions de l'époque. C'est d'ailleurs né en même temps que la Caisse de la culture. Le milieu souhaitait se doter des meilleurs outils possible pour assurer son développement.»

Au CALQ, les artistes et les travailleurs du milieu culturel participent au développement en contribuant à la prise de décision, et ce, depuis le tout début. «On se base sur l'expertise que possèdent les artistes et les travailleurs culturels, qui nous formulent des recommandations», précise M^{me} Jean. C'est donc sur la base de celles-ci que le CALQ prend ses décisions. «Si on regarde la ligne du temps, on voit qu'il y a eu des comités pour réfléchir au numérique, à la diffusion, à l'aide à la tournée ou encore pour s'assurer que les pro-



La présidente-directrice générale du CALQ, Anne-Marie Jean

FABRICE GAËTAN

grammes que l'on offre au milieu sont les plus pertinents possible, continue M^{me} Jean. Et si on doit les adapter, on s'assoit à la table à dessin avec les artistes.»

En 25 ans d'existence, le CALQ a utilisé différents mécanismes pour rester en contact avec les milieux, demeurant ainsi très actif sur le terrain. «Nous rencontrons les regroupements et associations professionnelles deux fois par année pour discuter des enjeux particuliers, selon les disciplines et les secteurs, explique la présidente. Mais nous allons au-delà de ça. Par exemple, lorsque l'on a constaté que la diffusion à l'ère numérique posait des enjeux, les diffuseurs et des spécialistes de la diffusion ont été invités à travailler avec nous dans un grand chantier qui s'est échelonné sur un an. Nous sommes constamment en réflexion, en action et en réaction.»

En septembre 2016, le CALQ exprimait son désir d'assurer le développement équitable et durable des arts et des lettres partout au Québec. «Il s'agit d'investir dans un soutien qui puisse être pérenne, explique Anne-Marie Jean. Il y a toute une chaîne, de la formation de nos artistes et professionnels jusqu'à leur rayonnement à l'international. Les investissements qu'on fait doivent donc leur permettre de développer leur carrière, de rayonner et d'éventuellement vivre de leur art.»

Dans cette approche durable et pérenne, il importe d'autre part de multiplier les efforts auprès de la relève. À cet égard, le CALQ assure avoir toujours eu le souci que celle-ci ait accès à des programmes où il y aurait le moins de barrières possible à l'entrée. «Nous avons aussi un regard bienveillant sur les crédits que les artistes de la relève reçoivent, précise M^{me} Jean. Un artiste de la relève peut être jeune, avoir de

grandes ambitions et avoir des projets qui requièrent des crédits plus importants. Il faut lui permettre de se réaliser. Notre nouveau programme de bourse qui sera mis en œuvre cet automne tiendra compte de cette réalité.»

Que souhaiter au CALQ pour son 25^e anniversaire? «Il faut poursuivre ce développement, continuer à avoir cette agilité à nous adapter à ce monde changeant, puisque c'est un milieu qui évolue sans cesse, dans lequel le Québec tire son épingle du jeu, répond la p.-d.g. Je crois que nous avons le vent dans les voiles. Aux artistes et aux compagnies artistiques, c'est pour eux que je formule ce souhait. Nous, notre rôle est d'être derrière, de les appuyer et de réfléchir avec eux.»

Le CALQ en quelques chiffres

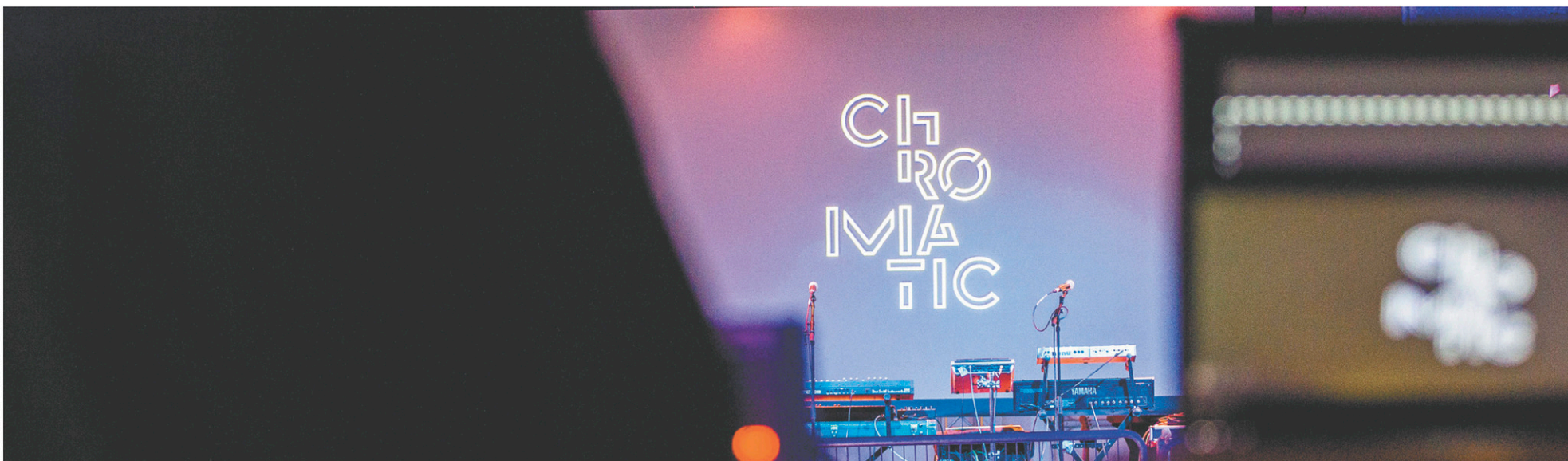
Depuis sa création, le CALQ a accordé **30 000 bourses**, aidant ainsi quelque **11 000 artistes** d'ici. Quelque **2700 organismes** ont aussi été soutenus par le CALQ et ont profité de l'aide de **27 000 subventions** pour soutenir leur développement.

Le CALQ a aussi rendu possibles **800 séjours** dans les studios et ateliers-résidences à l'international. À ses débuts, l'organisme ne disposait que de quatre studios. Aujourd'hui, il a un réseau de **35 studios** et ateliers-résidences répartis sur tous les continents, permettant ainsi de faire passer le nombre d'artistes québécois séjournant annuellement à l'étranger de 8 en 1994 à **55 en 2019**.

Le CALQ investit **8 millions** chaque année pour soutenir la présence d'artistes et d'organismes artistiques québécois dans **66 pays** à travers le monde.

Lors de sa création en 1994, le CALQ pouvait compter sur un budget annuel de 40 millions. Vingt-cinq ans plus tard, celui-ci a presque quadruplé, pour atteindre **138 millions en 2019**.





Deux succès d'ici

L'économie culturelle génère des revenus, mais pour y arriver, les artistes et entrepreneurs ont souvent besoin de financement et de soutien. Pourtant, marier les arts et la finance peut s'avérer complexe pour certaines institutions financières dont l'approche est dite plus traditionnelle. La Caisse Desjardins de la Culture voit par ailleurs les choses différemment. Deux entrepreneurs racontent l'impact que la coopérative a pu avoir sur leurs projets respectifs.

CHARLES-ÉDOUARD CARRIER

Collaboration spéciale

Curieuse, intéressée et impliquée dans la culture, Marie-Christine Cojocarou est directrice générale de la Caisse Desjardins de la Culture. Pour elle, il ne fait aucun doute que l'organisation était avant-gardiste dès ses débuts en 1994. « Il fallait poser un regard qui permettait de voir les choses autrement, d'obtenir des garanties à l'extérieur et de considérer les contrats à venir, dit-elle. Il fallait analyser et comprendre la réalité du milieu. Et c'est encore notre raison d'être aujourd'hui. »

Bien que la finance se base sur des règles mathématiques, pour chaque dossier, un travail d'exploration doit être fait pour répondre aux besoins du milieu culturel, comme l'explique la directrice : « C'est un peu comme faire de l'art. Ça prend de la souplesse et de l'imagination. On trouve des solutions là où d'autres n'iraient peut-être pas. Lorsque

l'on est concentré à 100 % dans quelque chose, on voit les risques différemment. On arrive à mieux comprendre. » Un discours qui tranche radicalement avec celui d'autres financiers, qui s'arrêtent surtout aux chiffres, ratios, rendements et revenus garantis.

Nombreux sont les exemples où la Caisse a joué un rôle clé dans la mise en place et le développement de projets artistiques d'ici. « Je pense entre autres au Cirque Éloize, avec qui nous travaillons depuis le tout début. Il fallait faire preuve d'audace pour trouver des solutions financières à un cirque qui était en démarrage, se souvient M^{me} Cojocarou. Et puis, il y a 25 ans, qui voulait prêter à la Société des arts technologiques (SAT)? Ou plus récemment, au Festival Chromatic? Ou encore à Pop Montréal? Depuis le début, la Caisse maintient sa proximité avec le milieu et encourage la relève. »

Un partenaire pour la SAT

Monique Lavoie, présidente fondatrice et directrice générale de la SAT, n'hésite pas : « Un outil comme ça était attendu du milieu. Les travailleurs culturels sont comme des cher-

cheurs. Chaque projet part d'une bonne idée, d'une intuition, d'une vision. Mais après, comment la met-on en place et l'assoit-on sur des bases solides? C'est difficile pour les modèles plus traditionnels de répondre à nos besoins, alors que la Caisse est vite entrée non seulement dans une compréhension du milieu dans lequel on évoluait, mais elle y est arrivée avec une confiance envers les entrepreneurs culturels. »

« Depuis le début, la Caisse maintient sa proximité avec le milieu et encourage la relève »

La mission même de la Caisse est de soutenir les artistes et professionnels de l'industrie et de prendre des risques avec eux, voire de travailler en équipe avec eux. « La Caisse nous a non seulement soutenus pour l'acquisition du 1201, boulevard Saint-Laurent [l'actuelle bâtisse qui abrite les locaux de la SAT à Montréal], elle

ECM+ Ensemble contemporain de Montréal
Véronique Lacroix | Directrice artistique

Saison 2019 - 2020

Chansons du Bonhomme de chemin

17 novembre 2019, 14 h 30 | Salle Bourgie, Montréal

Œuvres d'Érik Satie et création de Michel Gonneville.
Magali Simard-Galdès, soprano; Dion Mazerolle, baryton;
Louise Bessette, piano; ECM+ 12 musiciens.



Envoi : Hommage collectif 3 à Gilles Tremblay

24 janvier 2020, 19 h 30 | Conservatoire de musique, Montréal

Génération2020 : Ateliers et Mini-concerts

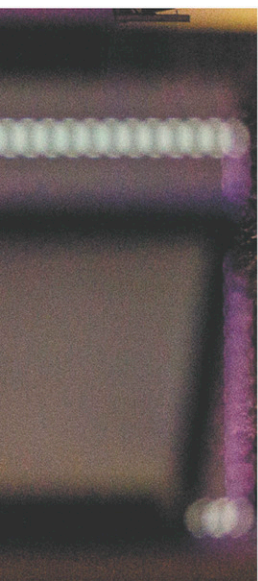
12 et 15 février 2020 | Cégep St-Laurent et Conservatoire de musique, Montréal

L'Outre-rêve – Récits initiatiques transfrontaliers
6 et 7 mai 2020, 19 h 30 | Centaur Theatre, Montréal

Créations orchestrales, électroacoustiques et vidéos par Annesley Black, Myriam Boucher, Symon Henry et Snežana Nešić.

Sarah Albu, soprano; Snežana Nešić, accordéon; Émilie Girard-Charest, scie musicale.
Line Nault, mise en scène; ECM+ 10 musiciens.





MASSIVart et le Festival Chromatic, qui vient de clore sa 10^e édition, ont pu compter sur la Caisse de la Culture.

BRUNO DESTOMBES

le fait encore aujourd'hui avec des projets d'aménagement, d'agrandissement et d'achat d'équipement», poursuit M^{me} Lavoie.

Cette dernière revient aussi sur le rôle pédagogique qu'a joué la Caisse de la Culture tout au long du développement de la SAT: «La Caisse nous a appris à accéder au monde des affaires plus que n'importe qui. C'est pourquoi elle a joué un rôle de partenaire à part entière. Il y a 23 ans, pour ma part, j'étais néophyte... Acquérir un bâtiment, gérer une masse salariale et des emprunts, c'était beaucoup à porter. La Caisse nous a accompagnés dans tout ça.»

L'institution financière a aussi contribué à l'essor du concept d'économie sociale, une véritable économie qui était pourtant très peu reconnue dans les modèles traditionnels d'entreprises à but lucratif. «Lorsque nous sommes arrivés avec nos organismes sans but lucratif, le «sans but» était déjà un problème, ça ne nous donnait pas la crédibilité suffisante pour se placer dans des rôles où l'on agissait comme entrepreneurs, avec des responsabilités d'entrepreneurs», se souvient M^{me} Lavoie.

Un plan d'abord

Comme ailleurs, avoir accès à de l'argent et du crédit à la Caisse de la Culture exige de sérieuses démarches. «Il faut avoir un bon plan de match», prévient Philippe Demers, CEO et directeur créatif de MASSIVart, aussi fondateur du Festival Chromatic, qui vient de clore sa 10^e édition. Celui qui a goûté à la rigidité des institutions financières traditionnelles a été à même de constater



la différence avec laquelle la Caisse reçoit les demandes: «Pendant les deux ou trois premières années, auprès des banques, c'était très difficile pour nous. Dire que nous avions un projet d'art et d'événements et que nous n'avions pas d'actif, ce n'était pas très crédible aux yeux des banquiers. Surtout pas à 22 ans!»

Mais les choses ont changé lorsque l'entrepreneur et artiste a rencontré les gens de la Caisse de la Culture. «Ce fut le jour et la nuit, affirme-t-il. On comprenait le projet et je commençais à voir la possibilité d'en faire une organisation en soi. La Caisse est arrivée à un moment crucial où j'avais besoin de plus de liquidité.» Festival à Paris, employés étrangers, subventions, ouverture

d'un bureau à Toronto: la Caisse a pu suivre Philippe Demers dans la croissance de MASSIVart.

«La Caisse est en mesure de baser ses décisions sur des critères qualitatifs, ce que les institutions financières n'arrivent pas à faire», comprend Philippe Demers. Et tout ça semble être rentable, comme le confirment les résultats de la Caisse de la Culture, qui se positionne au 3^e rang des cent caisses les plus performantes du Mouvement Desjardins. Vingt-cinq ans après la création de la Caisse de la Culture, qu'il est possible de construire un milieu artistique avec des infrastructures physiques et des projets d'envergure qui survivent dans le temps ne fait aucun doute.

La Caisse Desjardins de la Culture est une partenaire de la Société des arts technologiques.

ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Ce cahier spécial a été produit par l'équipe des publications spéciales du *Devoir*, grâce au soutien des annonceurs qui y figurent. Ces derniers n'ont cependant pas de droit de regard sur les textes. La rédaction du *Devoir* n'a pas pris part à la production de ces contenus.



« Lire,
c'est gambader dans
le champ des possibles. »

Kim Thúy, écrivaine



FONDATION
LIRE POUR RÉUSSIR

lire-reussir.org



Monument pour A de Rose-Marie E. Goulet au Centre des congrès de Québec, 1996

LOUISE BILODEAU

Créer ici et conquérir le monde

ANDRÉ LAVOIE

Collaboration spéciale

Vingt-cinq ans, c'est à la fois peu et beaucoup dans l'histoire d'une société et de sa culture. Au cours de ces années, le Conseil des arts et des lettres du Québec (CALQ) fut non seulement le témoin de ces changements, mais aussi un acteur important. Un rôle apprécié des créateurs et des institutions qui ont bénéficié de son soutien, que ce soit sous la forme d'une bourse ou d'une aide au fonctionnement. À la lumière de cet anniversaire, quatre d'entre eux posent un regard personnel sur l'évolution de leur discipline.

Arts visuels

C'est une politique qui a transformé une foule de lieux du Québec. On la surnomme celle du 1%, soit la Politique d'intégration des arts à l'architecture et à l'environnement, qui a permis à des centaines d'artistes de créer quelques milliers d'œuvres que l'on peut admirer dans des parcs, des bibliothèques, des hôpitaux, des palais de justice, etc.

Rose-Marie E. Goulet compte parmi ces créateurs qui ont modelé l'espace public, et ce, depuis le début de sa carrière en 1979. À Montréal seulement, on peut admirer son travail au théâtre Denise-Pelletier (*La (les) Leçon(s) plurielle(s)*) ou à l'Institut de cardiologie (*Une affaire de cœur*), et elle aussi connue pour sa contribution à la mémoire des victimes du drame de Polytechnique (*Nef pour quatorze reines*).

Dès ses premières participations au programme au début des années 1980, l'artiste, plusieurs fois boursière du CALQ, a senti que cette initiative n'était pas bien vue de ses collègues. « Certains étaient mal à l'aise

avec l'idée de la commande, se souvient celle qui voulait déjà à l'époque suivre les traces de Michel Goulet, Peter Gnass et Pierre Granche. Il y avait une scission entre la pratique de l'art public, et l'autre, privé, celui des galeries et des musées. »

Celle pour qui ce passage de l'un à l'autre ne fut jamais un problème constate que beaucoup d'artistes ont évolué dans ce sens pendant les deux dernières décennies, de même que la population face à l'art public. « Chaque personne a son regard, mais plusieurs sont maintenant capables d'interpeller les autres pour défendre leur point de vue. »

Littérature

« Comme je l'ai souvent répété: "Si un poète savait exactement ce qu'il veut dire, il ne ferait pas de poésie." »

Ainsi s'exprime Denise Desautels (*D'où surgit parfois un bras d'horizon, Cimetières: la rage muette*), dont l'œuvre, qu'elle n'hésite pas à qualifier de « sombre », s'étend sur près de 40 ans. Elle reconnaît d'ailleurs que cette longévité vient en partie du soutien du CALQ, grâce à plusieurs bourses, y compris pour assurer le rayonnement de son travail sur la scène internationale.

« Si un poète savait exactement ce qu'il veut dire, il ne ferait pas de poésie »

Cette archéologue de l'intime parcourt le monde pour aller à la rencontre de ses camarades poètes, « pour ouvrir des portes, mais surtout pour nourrir mon écriture », collaborant depuis longtemps avec des artistes en arts visuels (Betty Goodwin, Françoise Sullivan, Michel Gou-



Au nom des 170 membres de RIDEAU - l'Association professionnelle des diffuseurs de spectacles,

JOYEUX 25 ANS

au Conseil des arts et des lettres du Québec
et à la Caisse de la Culture!

associationrideau.ca



Une œuvre chorégraphique de Marie Chouinard. Interprète : Chi Long.
MARIE CHOUINARD

let, etc.) afin d'illuminer ses livres, ou célébrer par ses mots la démarche créatrice des autres.

Alors que certains de ses recueils sont traduits en catalan et en espagnol, qu'elle fut lauréate en 2010 du prestigieux prix Jean-Arp de littérature francophone, Denise Desautels observe avec contentement l'évolution esthétique de la poésie québécoise, de même que son foisonnement sur le plan de l'édition. Car du début des années 1970 à aujourd'hui, période marquée par deux référendums et bien des remous politiques, la poésie offre maintenant « un grand éventail de possibles ». « Toutes les générations de poètes se côtoient, et participent à des événements de toutes sortes, alors que toutes les formes sont permises, de l'extrême audace textuelle à l'oralité la plus inventive. »

Cinéma

Voilà maintenant 20 ans que le mouvement Kino demeure guidé par son seul et même slogan : « Faire bien avec rien, faire mieux avec peu, mais le faire maintenant. » Foyer de création, incubateur de talents, rampe de lancement de courts métrages souvent réalisés avec des bouts de ficelle et plein de bonne volonté, l'organisme a transformé à sa façon le cinéma québécois. Certains de ses fondateurs y prennent une part active, comme Stéphane Lafleur (*En terrains connus, Tu dors Nicole*), d'autres y ont pris beaucoup de plaisir, comme Philippe Falardeau (*Monsieur Lazhar*), mais son empreinte se révèle beaucoup plus grande.

« La perception du court métrage a véritablement changé, se réjouit Chantale Lacoste, directrice générale de Kino Montréal depuis 2015. Avant, il était considéré comme des séances de pratique en attendant de faire un long métrage. Maintenant, de plus en plus de courts se distinguent un peu partout à travers le monde, ce qui encourage nos membres. »

Depuis les premiers cabarets, où les participants élaborent leurs films en quelques jours (parfois même quelques heures!), les présentations finales ne sont jamais accompagnées d'une remise de prix. Une philosophie à laquelle Kino tient mordicus,

car elle crée « un climat très sain, parce que les gens ne sont pas en compétition, mais en collaboration », selon Chantale Lacoste.

Cet esprit se prolonge avec le milieu cinématographique québécois, alors qu'un important pourcentage du financement provient du secteur privé, et par l'entremise de gens qui, à une époque pas si lointaine, furent d'ardents « Kinoïtes » dans ce mouvement festif où le droit à l'erreur est possible, et salutaire.

Arts de la scène

Dans les années 1980, on disait de Montréal qu'elle était la capitale de la danse, statut acquis grâce à la créativité et la fougue de jeunes chorégraphes et danseurs comme Édouard Lock, Louise Lecavalier et Ginette Laurin. La métropole québécoise peut-elle toujours revendiquer ce titre? « C'est encore une des grandes capitales de la danse », précise Marie Chouinard, une autre figure importante ayant émergé de cette époque charnière, reconnue à travers le monde pour des œuvres comme *Prélude à l'après-midi d'un faune*, *Le sacre du printemps*, et plus récemment *Jérôme Bosch: Le jardin des délices*.

Au téléphone, de l'Italie et en plein travail de commissaire pour le volet danse de la célèbre Biennale de Venise, Marie Chouinard ne verse dans aucune forme de nostalgie, toujours aussi « heureuse et curieuse » de travailler sur ses propres pièces, et d'être une observatrice privilégiée de l'effervescence créatrice aussi forte dans le domaine de la danse. « Aujourd'hui, nous n'avons pas à envier les gens qui étaient là il y a 25 ou 40 ans. Pas du tout. Montréal est toujours une ville absolument fascinante. »

Et cela ne pourrait être possible sans la présence essentielle du CALQ. Après de nombreux voyages un peu partout à travers le monde, le constat est clair pour Marie Chouinard : « Dans beaucoup de pays, la danse n'est pas soutenue, les artistes ne sont pas soutenus. Je fais partie de ce mouvement qui souhaite une plus grande augmentation du budget du Conseil, mais soyons tout de même reconnaissants de cette situation privilégiée. »

Un réseau fort, la clé d'une industrie culturelle et créative en santé

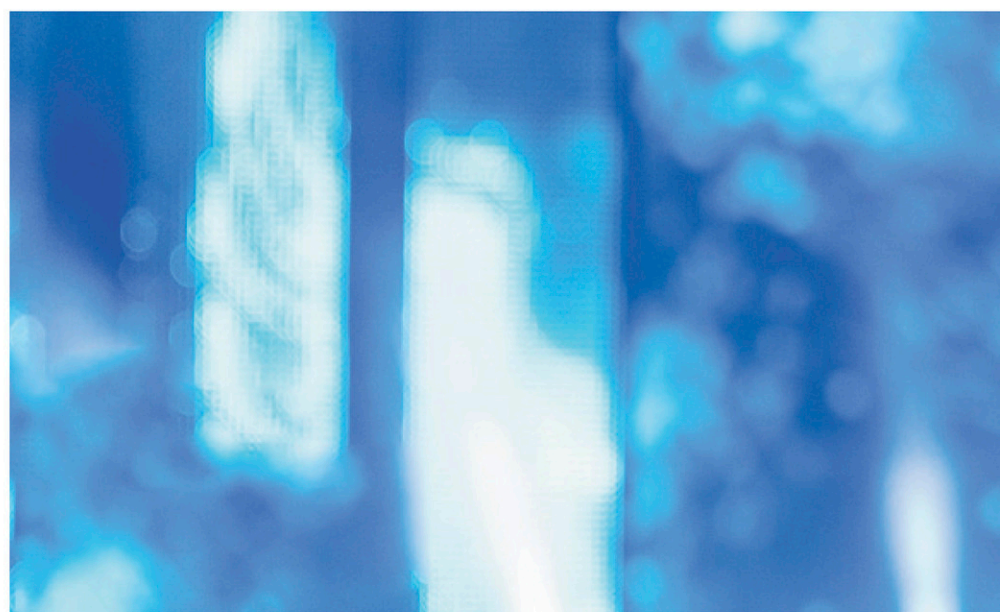
À l'échelle du Canada comme ailleurs dans le monde, le Québec est réputé pour ses artistes et sa culture. Dans un contexte de vive concurrence internationale dans les secteurs des industries créatives, comment la province peut-elle tirer profit de son effervescence et créer de la prospérité? En poursuivant le développement de son réseau structurant et en valorisant l'entrepreneuriat culturel, répondent des acteurs concernés.

ÉMILIE CORRIVEAU

Collaboration spéciale

Se déclinant en une quinzaine de sous-secteurs qui regroupent notamment l'architecture, le

design, la mode, les multimédias, les jeux vidéo, les arts numériques ainsi que les arts traditionnels, vivants et visuels, les industries culturelles et créatives québécoises sont une source de richesses pour la province.



En 2017, elles ont engendré des retombées économiques estimées à 9,4 milliards de dollars pour le Québec. La même année, elles génèrent environ 101 000 emplois à Montréal, soit 4,7% de l'emploi total de la métropole.

Penser autrement

Malgré leur dynamisme, ces industries sont aujourd'hui confrontées à d'importants défis induits par la mondialisation et les récents progrès technologiques. Devant les transformations en cours, pour conserver leurs acquis et assurer leur pérennité, les acteurs culturels

sont nombreux à devoir repenser leurs façons d'être et de faire.

« C'est un changement de paradigme », indique David Moss, codirecteur général de La Piscine, un organisme à but non lucratif dont la mission est de catalyser et de développer le premier écosystème consacré au développement de l'entrepreneuriat dans les secteurs culturels et créatifs à Montréal et au Québec.

« Les artistes ne peuvent plus s'appuyer uniquement sur le financement public, signale-t-il. Le défi auquel ils font face, c'est de penser autrement à la valorisation de leur offre. »

L'UNEQ FAIT LA FORCE!

Depuis 1977, l'UNEQ est le **syndicat professionnel** qui défend les **droits socio-économiques** des écrivains et travaille à la promotion et à la diffusion de la **littérature québécoise**, au Québec, au Canada et à l'étranger.

uneq.qc.ca

CULTURE VISION
SOLIDARITÉ AUDACE

'**UNEQ**
UNION DES ÉCRIVAINES
ET DES ÉCRIVAINS QUÉBÉCOIS



Philippe Demers, cofondateur et directeur général de MASSIVart, une agence basée à Montréal qui produit des expériences propulsées par l'art et la culture et qui travaille en étroite collaboration avec des créateurs de même qu'avec des développeurs immobiliers, des architectes, des espaces commerciaux, des marques et des institutions culturelles, abonde dans le sens de M. Moss.

«La diversification des sources de revenus, c'est quelque chose de très important aujourd'hui pour les artistes. C'est pourquoi je milite pour trouver de nouveaux créneaux où, sur le plan commercial, les entreprises bénéficient d'une collaboration avec des artistes», indique celui qui, depuis la fondation de son organisation, s'efforce de connecter les artistes aux publics et de rendre l'art plus accessible.

Travailler en partenariat

Au Québec, l'écosystème des industries culturelles et créatives est largement porté par de petites et moyennes organisations. À Montréal, par exemple, 64% des entreprises qui composent ces industries sont de très petites tailles, c'est-à-dire qu'elles comptent moins de cinq employés. Les travailleurs autonomes sont aussi nombreux à œuvrer dans ce secteur. Dans la métropole, ils comptent pour 27,7% de l'emploi.

«Pour ces individus et ces petites organisations, la clé, c'est de se former,

de s'informer et de s'entourer de gens qui ont la capacité de les accompagner», indique M. Moss.

C'est ce que croit aussi M. Demers, même s'il concède que la compréhension des rouages entrepreneuriaux n'est pas donnée à tous. «C'est un peu comme si on demandait aux acteurs ou aux réalisateurs de comprendre toute la logique de production d'un film ou la mise en marché à l'échelle internationale, soutient-il. En cinéma, on travaille en équipe, et je pense qu'il faut voir l'entrepreneuriat culturel de la même façon. Ce qui est important, c'est de savoir s'entourer en tant qu'artiste pour aller chercher les compétences qu'on ne possède pas nécessairement.»

Heureusement, au cours des dernières années, plusieurs initiatives facilitant l'acquisition de connaissances ainsi que le maillage entre les artistes et les différents acteurs du milieu des affaires ont vu le jour. Notamment, des incubateurs et des accélérateurs se consacrant au développement de l'entrepreneuriat culturel ont été créés et divers programmes et parcours visant à développer les compétences de gestionnaire des entrepreneurs des industries créatives ont été mis sur pied.

«Du soutien adapté et intéressant, il y en a de plus en plus», confirme Marie-Christine Cojocar, directrice générale de la Caisse Desjardins de la Culture, une coopérative finan-

cière établie à Montréal qui est entièrement réservée aux artistes, artisans, créateurs, organismes et entreprises culturelles. «Il y a une meilleure compréhension des besoins du milieu culturel et la collaboration entre les différents partenaires est de plus en plus fluide, note-t-elle. Mais on peut encore s'améliorer; il faut continuer à solidifier ces partenariats et il faut aussi s'efforcer d'outiller tôt la relève pour qu'elle puisse dès ses débuts se concentrer sur son talent principal.»

Valoriser l'entrepreneuriat culturel

Au cours des dernières années, la reconnaissance du poids et de l'importance économique des activités liées à la production de biens et de services à caractère créatif s'est beaucoup accélérée au Québec. D'après M. Demers, la structuration du réseau entourant les entrepreneurs culturels n'y est certainement pas étrangère.

«Depuis quelques années, on sent vraiment une acceptation plus générale de la contribution des entrepreneurs culturels, assure le cofondateur de MASSIVart. Ça se traduit de différentes façons, comme par l'adoption de la nouvelle politique de développement culturel de la Ville de Montréal. La nouvelle politique culturelle du Québec, qui fait mention d'entrepreneuriat culturel, est aussi un bon exemple.»

Mais tout n'est pas gagné pour les entrepreneurs des industries culturelles et créatives. Bien qu'aujourd'hui ils aient en général plus de facilité à s'entourer de partenaires que par le passé et que leur contribution au développement économique de la province soit désormais reconnue, obtenir du crédit auprès des banques demeure un enjeu.

«Ce qui est important, c'est de savoir s'entourer en tant qu'artiste pour aller chercher les compétences qu'on ne possède pas nécessairement.»

«Lorsqu'ils s'adressent aux institutions financières traditionnelles, ces travailleurs sont souvent victimes d'a priori, reconnaît M^{me} Cojocar. Sur le papier, ils représentent un certain risque, mais dans la réalité, ce n'est pas nécessairement le cas. C'est sûr qu'il y a encore du travail à faire de ce côté-là!»



Chaque année, la ville de Saguenay accueille le Festival international du court métrage Regard, dont le démarrage a été en partie soutenu par le CALQ.

ISTOCK

Le nécessaire cycle de création et de diffusion en région

Les artistes et organismes culturels agissent comme pivot du développement de leur région grâce au soutien d'un écosystème durable et à des mesures efficaces.

CATHERINE MARTELLINI

Collaboration spéciale

Né à Chicoutimi, le réalisateur Sébastien Pilote, notamment derrière les films primés *Le démantèlement* et *La disparition des lucioles*, avait déposé sa candidature il y a plus de dix ans pour obtenir une bourse du Conseil des arts et des lettres du Québec (CALQ) pour son premier court métrage, *Dust Bowl Ha! Ha!*.



«Au départ, les 10 000 à 12 000 \$ de bourse devaient servir à l'écriture du scénario, mais finalement, j'ai décidé de tout faire le film avec le montant comme il n'exigeait pas une grande équipe ni beaucoup de jours de tournage», raconte-t-il.

Le film s'est fait remarquer au Festival de Locarno en compétition. Cette visite a aussi permis au réalisateur de rencontrer les producteurs Bernadette Payeur et Marc Daigle, qui ont produit les longs métrages qui allaient suivre.

**RÉSEAU
ART
ACTUEL.ORG**

la plus importante source d'information en art contemporain

RCAAQ →

Le Regroupement des centres d'artistes autogérés du Québec félicite le Conseil des arts et des lettres du Québec et la Caisse de la Culture pour leurs 25 ans d'engagement envers la création artistique.

À l'occasion des 25 ans du CALQ

BONNE FÊTE!

ADST
Association des diffuseurs
spécialisés en théâtre

Le Musée de la civilisation et le Musée national des beaux-arts du Québec souhaitent longue vie au Conseil des arts et des lettres du Québec qui ne cesse, depuis 25 ans, de soutenir la création et de rapprocher les communautés par l'art.

MUSÉE DE LA CIVILISATION Québec

MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC



Le réalisateur Sébastien Pilote
SÉBASTIEN RAYMOND

Le CALQ s'est doté d'un cadre d'intervention régional cinq ans après sa fondation, en 1994. Une mesure jugée essentielle dans les premières années, après qu'il fut arrivé au constat que les artistes des grands centres se voyaient plus financés que ceux en région, mentionne Anne-Marie Jean, présidente-directrice générale du CALQ.

Si Sébastien Pilote n'a pas vécu cette situation, il estime toutefois que ce type de soutien sert souvent de bougie d'allumage et stimule la vie artistique de sa région.

Parce qu'au-delà des artistes, ceux-ci doivent pouvoir compter sur des organismes qui facilitent leur travail. Thomas Casault, un des membres du duo Fjord, de Québec, a pu

évoluer dans le carrefour musical qu'est devenue la ville de Québec au fil du temps.

Des endroits comme le Pantoume, dans le quartier Saint-Roch, permettent aux artistes de la ville d'avoir accès à des studios et des salles de pratique. « On a loué, par exemple, l'endroit avant notre dernière tournée européenne pour tester le contenu qu'on allait produire, en profitant de la scène et des services de son qui y sont offerts, illustre-t-il. L'équipe est très accommodante, et les services sont abordables. »

Même si le succès du groupe s'est bâti de lui-même, c'est-à-dire sans maison de disque, mais par la qualité de leur musique qui s'est fait connaître sur Spotify, il estime que des aides financières permettent de pousser la création plus loin. « À un moment donné, si on veut amener la musique *DIY* (*do it yourself*) à un autre niveau, ça passe notamment par des techniques d'enregistrement et d'autres équipements, donc par des investissements », mentionne celui qui a reçu un appui financier d'une source autre que le CALQ pour le deuxième album du groupe, *Shallow Waters*.

Après leurs études universitaires, Éric Bachand et Sébastien Pilote avaient aussi lancé le Festival international du court métrage Regard, au Saguenay, dont le démarrage avait été en partie soutenu par le CALQ.

C'est le cas également des ateliers

Tout tout, dans cette même région, qui ont aidé des artistes comme Carl Bouchard, Patrice Duchesne, Guy Blackburn et Martin Dufrasne dans leurs démarches et ont contribué conséquemment au rayonnement de la région.

« Les maires et les préfets de MRC savent [...] la différence que peut faire une vie culturelle dynamique dans leur communauté »

En effet, le programme de partenariat territorial du CALQ soutient autant les artistes que les organismes. Il se décline en 20 ententes actives, couvrant toute la province.

Mais au-delà de l'appui aux artistes et aux organismes, c'est tout l'écosystème artistique qui est visé par les efforts du CALQ. Ainsi, ce dernier, en collaboration avec les conseils régionaux de la culture, mobilise plus d'une centaine de villes et de MRC pour investir dans des projets d'artistes et d'organismes, des sommes qu'il apparie ensuite.

« Les maires et les préfets de MRC savent depuis un bon moment la différence que peut faire une vie culturelle dynamique dans leur communauté, notamment quant à leur capacité de rétention des citoyens et des artistes chez eux, souligne Anne-Marie Jean. Ils ont un grand rôle à jouer dans le développement d'une offre culturelle intéressante et ont appris à s'adjoindre des partenaires et des diffuseurs. »

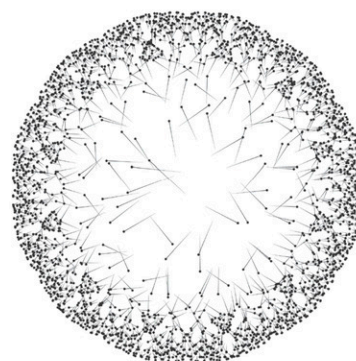
Complices des arts
depuis 25 ans!
Bravo
aux fiers partenaires
de l'imaginaire qui contribuent
à l'essor de nos créatrices
et créateurs.



Montréal 

OM ORCHESTRE
MÉTROPOLITAIN
Yannick Nézet-Séguin

Hydro Québec
Partenaire principal



M

Yannick Nézet-Séguin
CHEF

Karina Gauvin &
Myriam Leblanc
SOPRANOS

Andrew Staples
TÉNOR

Chœur Métropolitain

CONCERT DE CLÔTURE

CHANTS DE LOUANGE

Bernstein • Mendelssohn

DIMANCHE 2 JUIN, 15 H

MAISON SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL

 placedesarts.com

Présenté par

Fondation
Azrieli
Foundation

alt
HÔTELS
PAR LI GRUBMAN

Québec

Conseil des Arts
du Canada

Conseil
des Arts
de Montréal

Montréal

Merci au CALQ et à la Caisse Desjardins de la Culture pour leur soutien constant!

Des lieux où prendre le temps de créer

Le Conseil des arts et des lettres du Québec offre aux artistes québécois de nombreuses résidences de création à l'étranger

JEAN-FRANÇOIS VENNE

Collaboration spéciale

En 2015, le danseur et chorégraphe Manuel Roque s'envole vers Potsdam, en Allemagne, pour un séjour de deux mois riche en recherche et en création. Un luxe dans un domaine où la pression de produire rapidement est omniprésente. Il emmène sa complice de longue date, Lucie Vigneault, et fera aussi venir Sophie Corriveau le temps de deux semaines. «Pendant deux mois, nous avons disposé d'un studio pour explorer et créer et nous avons travaillé comme des fous!» se remémore avec délice Manuel Roque.

Ce séjour à l'étranger s'est fait dans le cadre de l'une des nombreuses résidences de création offertes chaque année par le Conseil des arts et des lettres du Québec (CALQ). Décernée au terme d'un concours, cette résidence permet aux artistes de séjourner à la fabrik Potsdam, un haut lieu de la danse contemporaine. En échange, Circuit-Est accueille au Québec des chorégraphes allemands.

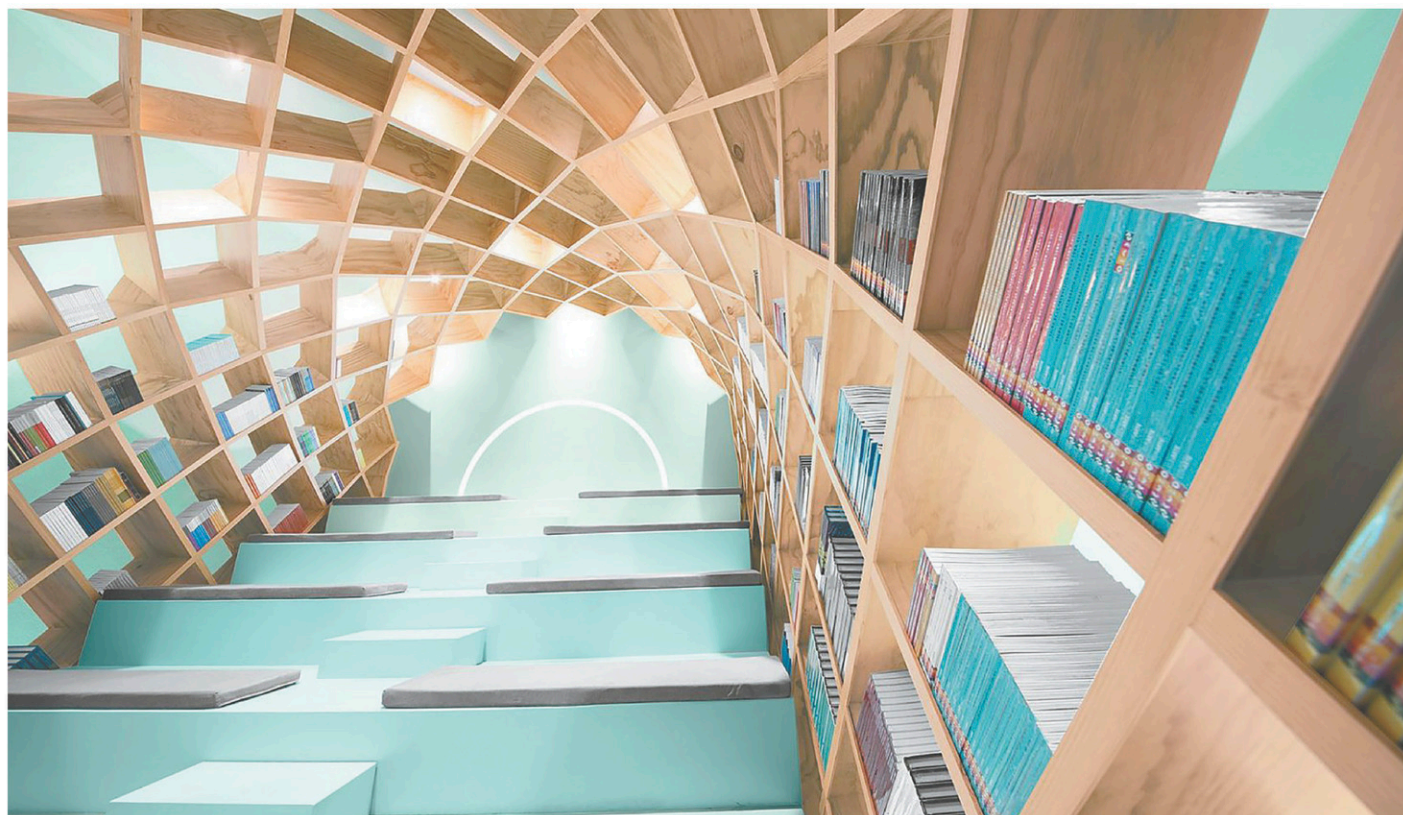
C'est pendant cette résidence qu'est née la chorégraphie *Bang Bang*, lauréate du Prix du CALQ pour la meilleure œuvre chorégraphique de la saison 2016-2017. «Tout ce que nous avons exploré en Allemagne n'a pas nécessairement fini dans cette chorégraphie, mais nos interrogations et nos recherches documentaires ont étoffé ce projet et les suivants», note le chorégraphe.

Quadriller la Flandre

De son côté, c'est vers Bruxelles que la poète Violaine Forest s'est envolée en 2008, pour un séjour à Passa Porta, la maison internationale des littératures belges, fondée en 2004 par Het beschrijf et Entrez Lire.

Violaine Forest s'intéresse alors à la Flandre-Orientale, d'où viendrait son ancêtre, un drapier flamand huguenot, si l'on se fie à une tenace légende familiale. Elle s'installe au-dessus d'une librairie, dans un appartement du quartier de la Bourse. Un bel écrin, duquel elle n'hésitera toutefois pas à s'éloigner. «J'avais énormément de recherches à faire dans les archives de bibliothèques et de musées et plusieurs villes à explorer, confie l'auteure. J'ai besoin de "marcher" les lieux sur lesquels j'écris, d'entendre ce qu'ils ont à me raconter.»

Au rythme de ses déplacements à Namur, Liège, Gand ou Anvers, où elle s'attarde à la Maison de Rubens, elle accumule une partie de la matière qui formera *Magnificat*, un récit poétique publié en 2012. «Ces résidences, tout comme les bourses littéraires, sont nécessaires pour soutenir l'activité des écrivains, incapables de payer les coûts de tels séjours d'écriture à l'étranger», affirme Violaine Forest.



Le CALQ offre à des artistes de partir en résidence, notamment à la bibliothèque du Cornate, à Monterrey au Mexique.

ANAGRAMA

La résidence a aussi mené à des collaborations avec les revues *L'Arbre à paroles* et *L'Étrangère*, ainsi qu'à une participation à la Foire du livre de Bruxelles et à quelques entrevues médiatiques, notamment dans *La Libre Belgique*.

Des lieux inspirants

Certains artistes prennent goût à ces résidences. Olivier Kemeid, dramaturge et auteur du colossal *Five Kings. L'histoire de notre chute*, a effectué trois résidences, seul ou avec sa compagnie théâtrale, à la Chartreuse de Villeneuve lez Avignon. En 2007, il y a rédigé la pièce *L'Énéide*. Sa troupe en a fait une lecture au Festival d'Avignon lors d'une seconde résidence en 2008. Il y est retourné quatre ans plus tard pour y amorcer la rédaction de *Five Kings*.

C'est peu dire qu'il est convaincu de la nécessité de ces résidences. «Elles permettent d'être reconnu et soutenu comme auteur avant que l'œuvre existe, un peu comme un scientifique financé pour faire de la recherche», illustre-t-il. Ces séjours permettent de tisser des liens avec des artistes étrangers et favorisent la diffusion de l'œuvre.

«Écrire sur des rois shakespeariens entourés de bâtiments datant de leur époque, c'est incroyablement inspirant, raconte l'auteur. C'est aussi en lisant publiquement la première partie de *Five Kings* à Avignon que nous avons su que notre parti pris de mise en scène intemporelle fonctionnait. Ces résidences sont cruciales pour les créateurs.»



Toute l'équipe du TNM ainsi que son conseil d'administration souhaitent un magnifique 25^e anniversaire au **Conseil des arts et des lettres du Québec** en reconnaissance du rôle essentiel qu'il joue dans le dynamisme et l'évolution de la culture québécoise.